

## 1.

Dans son rêve, il se souvenait qu'il avait demandé à l'infirmière une dernière histoire pour mourir. Elle lui avait proposé le curé. Il lui avait répondu qu'il était athée et ne souhaitait qu'une simple histoire, une histoire pour l'aider à passer. Elle avait quitté la chambre sans un mot, avec ce sourire professionnel qui signifiait sans doute : je ne suis ni ta mère ni Shéhérazade. Pourtant, il n'aurait rien eu contre une mythologie orientale.

Paul s'était réveillé la tête ravie par cette idée d'un conte à mourir debout, et cette aura puissante que sait imprimer l'inconscient quand il s'en donne la peine dans ces rêves palliatifs où les limbes le disputent au non-sens le plus doux, aux images incohérentes donc vraies qui ne l'avaient pas quitté de la matinée.

L'après-midi, en y réfléchissant un peu, il s'était dit que sa mort hypothéquait sans nul doute sa vie, ce qui, après tout, était son affaire

mais cela n'entraînerait pas forcément et rétroactivement l'inexistence des souffrances à venir.

Et le soir, si vous lui aviez demandé comme il rentrait du travail qui il était, il vous aurait répondu sans fausse honte, avec une grande naïveté qu'il aurait aimé faire de ses derniers instants un rêve éveillé.

\*

En règle générale, Paul n'était jamais très pressé d'ouvrir la porte du jardin. Il prenait d'abord sa douche et, seulement avant de dîner, retournait ouvrir la boîte aux lettres ; une distance qu'il imposait à toute information sollicitant son attention. Ce soir-là, le fouillis qui encombrait la boîte noire l'avait énervé. Toutes ces choses imprimées ne visaient que les 5 % de la population dont il ne faisait jamais partie et il allait les jeter dans la poubelle quand un papier s'est envolé et s'est fiché sur le rosier grimpant : une enveloppe où son nom et son adresse tapés si maladroitement l'ont étonné, mais ils utilisaient pour leur marketing des techniques si alambiquées... D'autant qu'à la main, une écriture tremblotante avait ajouté à la place où l'on indique l'urgence éventuelle de la missive : "Danger de mort".

Qui n'a jamais rêvé devant les icônes "Danger de mort - Conseils en cas d'électrocution" qu'E.D.F. affiche près des caténaires, au pied des pylônes ou sur les grilles des sous-stations ? Ah ! Ce petit bonhomme qui se dédouble, cambré sous les milliers de volts qui l'électrisent.

L'inscription sur l'enveloppe posée contre son verre, cette enveloppe, pour aussi alléchante que fût la stratégie commerciale qui l'avait conçue aux yeux d'un esprit disert sur tout ce qui touchait à la communication,

cette enveloppe et son injonction paradoxale que Paul eût aimée véritable, invitation à l'ouvrir et à ne pas l'ouvrir, publicité sadique ou signe d'une transcendance vengeresse, ce danger de mort qui l'oblitérait sournoisement lui faisait subir les affres d'une fausse contrainte à la fois savamment jouissive et terriblement dérisoire.

Quel organisme, quelle entreprise, quel cabinet, quel plombier ou quel réparateur se permettait de jouer avec cette mise en garde trop belle pour être galvaudée ?

Si un mort vous écrit qu'il passera tard dans la soirée, n'en croyez rien, il s'agit d'un mauvais plaisant ou d'un fou, un de ces pauvres hères qui pullulent sur les quais des métros et qui s'inventent dans leur détresse anachronique des dialogues imaginaires. Le contenu de la lettre était plutôt laconique, sans réelle cocasserie, dans le plus pur style télégraphique de ces textes denses, secs et directs qui apportaient une émotion brute -les rires ou les larmes- et que le téléphone a relégués aux oubliettes, leur substituant son flux de paroles redondant, imprécis, creux et diluant.

"Je suis mort. Passerai vous voir à 23 heures."

Oui, malgré son rationalisme bien tempéré, il aurait aimé qu'un authentique représentant de l'au-delà se dérangeât pour lui rendre visite à lui, Paul, pour l'entretenir des mystères, des contradictions qui entourent le commencement et la fin du monde. Et si on lui avait annoncé que Dieu existait vraiment ? Eh bien ! Il aurait appris la nouvelle sans crainte et sans remords, dans la plénitude intellectuelle de celui qui n'a pas péché par défaut.

Le café chassa toutes ces calembredaines au profit d'un sujet alléchant inspiré par un fait divers de la journée et cela l'occupa jusqu'à la fin de la

vaisselle.

\*

A onze heures, il allait fermer ses volets quand il se rappela qu'il devait téléphoner à Delphine pour l'avocat et la conciliation. C'est en décrochant le combiné qu'il aperçut par la fenêtre une forme qui auscultait le pavillon. La sonnette retentit.

La lanterne éclaira la façade, les trois marches du perron, l'allée minuscule qui menait à la porte en fer forgé compulsivement tarabiscotée devant laquelle Paul vint se planter.

- Vous avez reçu mon message ?

Celui qui se présentait ainsi aurait figuré -pour autant que Paul l'eût imaginé- un mort parfaitement épouvantable tant par le désespoir infini qui suintait de toute sa personne que par son visage atrocement délirant. En déséquilibre sur deux jambes improbables, dix doigts dérivant à la recherche d'une consistance impalpable, deux bras qu'une main invisible avait dû remonter à l'envers, rien ne dénotait clairement qu'un coeur pût battre sous une peau aussi blafarde, que cinq litres de bon sang parcourussent ses artères et ses veines pour l'irriguer, que des sucres gastriques broyassent quelque nourriture roborative, que son foie, son pancréas travaillassent de concert, bref, que ce corps ectoplasmique fût traversé par un autre vent que celui qu'il recevait de la nuit comme un arbre décharné.

- C'est moi.

C'était lui, sans doute un de ces éclopés du destin qui, n'ayant rien reçu de la vie, expérimentait une mort lente, effrayante pour les autres,

les sursitaires inconscients. Cet albatros-là, irradié par la souffrance, grimaçant sous les coups accumulés, semblait bien près de s'envoler.

Ils étaient deux drôles d'oiseaux dans la cuisine car de le voir si amoiché avait réveillé ses propres douleurs et Paul l'avait fait entrer. Il n'osait proposer à l'apparition une boisson tant cette visite inopinée et forte en résonances incongrues tombait à pic. L'ange Gabriel débarquant chez lui n'aurait pas provoqué cette congestion que nous connaissons bien, qui nous rappelle que nous avons tous vécu la mort avant de naître et atteste dans notre chair de cette propension du vivant à retourner à un état qui a été le sien pendant des millions d'années.

Ce qui est intéressant avec les fous, les grands fous sublimes, c'est leur merveilleuse facilité à composer des rôles poétiques et à les investir. Paul, intimidé, se demandait comment communiquer avec un fou qui se prend pour un mort. Il n'arrivait pas à recadrer immédiatement la situation, à adopter cet air léger et désinvolte qui sied en pareille circonstance.

- Pouvez-vous m'héberger ?

La question était nette, brève, dite d'un ton assuré qui tranchait avec les lèvres purpurines, sans agressivité, autorisant même, par son absence de connotations culpabilisantes ou menaçantes, une réponse négative.

- Un mort ne coûte pas cher.

On insistait quand même.

- Une simple paille dans votre grenier ferait l'affaire.

La balle était dans son camp, lui intimant l'ordre de répondre. Ce n'était pas la place qui manquait et de toutes façons, là où il en était, Paul ne craignait plus rien.